André Stas
Ecrits - critiques d'art

- Texte d'André Stas au dos de l'invitation à l'exposition **Jacques Lizène : peinture analitique** (Cirque Divers, 2/10-09/11/1978).

A l'antique dichotomie "fond-forme"qui s'était avérée, au fil des cas, inopérationnelle, l'analyse préféra bientôt la division binaire "matière-forme", mieux apte, selon elle, à éviter au fond les attributions fallacieuses d'effets stylistiques qui ne sont imputables qu' à..., qu'à.…la matière ! L'homme scrute au fond du vase la matière que son organisme élimine et dont la vue l'amène à émettre des doutes sur son intégrité foncière et, partant, à envisager obscurément la présence en lui de la dégradation opérante, de sa décomposition virtuelle, de la mort - SA mort - qui l'habite et agit. C'est de l'examen de sa corruption profonde, fascinante et inquiétante à la fois, que va découler chez l'homme - l'artiste- le désir de se survivre par des productions autres, perdurables - il se plaît à le croire-, et l'itinéraire philosophique qui le conduira de la scatologie à l'eschatologie. (...) La peinture du "petit maître liégeois" est rébellion et ouverture; rébellion de l'intérieur organique réduit au silence par l'intériorité désincarnée de l'esprit, révolte de l'âme concédée par Platon au tube digestif contre celles dictatoriales de la poitrine et de la tête, sursaut de l'inexploitable qui s'inscrit en faux contre les artistiques exploiteurs, ouverture des sphincters et des esprits .pour réhabiliter le corps dédramatiser la peinture, élever un seul bûcher pour les a priori esthétiques et les fantasmes de la saleté. Diagnostique, la réaction publique à ces tableaux descriptifs mettra en lumière maintes terreurs inavouables ; il sera plus que jamais manifeste que la répulsion est affaire d'éducation. Il n'était pas question d'avoir envie d:une telle peinture mais il est désormais clair qu'il s'agit d'un besoin.

- **Liège et Fluxus**. Notice rédigée par André Stas et Ben au catalogue de l'exposition Fluxus organisé à la Salle Saint-Georges à Liège (18/01-17/02/1980) organisée par le Cirque Divers.

1955 à 1958 Gestation, naissance, allaitement et parution des premiers numéros du DAILY-BUL.
1959 Les fondateurs de la pensée BUL franchissent le Saint-Gothard pour visiter le village natal de Guillaume Tell.
1968 Jacques Charlier : Zone absolue Des papillons "Zone Absolue" sont collés absolument partout !
1968 à 1979... La rue Roture, à Liège, devient un lieu très important pour la création artistique. Cette rue hébergera désormais, et jusqu'à nos jours, de nombreuses activités créatrices et marginales. La Galerie YELLOW n'y est pas pour peu, montrant Ben Vautier, Lizène, Charlier, Tobas, etc. Cette galerie fermera ses portes en 1975.
1968 à 1974 Le A.A. THEATRE de Richard Tialans joue contre vents et marées le théâtre de Robert Filliou et celui de Ben. Il réalise en première mondiale "L'Immortelle Mort du Monde" de Robert Filliou.
1969 à 1973 Schwind élabore sa collection entre le vrai, le faux, le faux vrai, la copie. Il s'intéresse en cela à l'un des points limites de l'art: une remise en question de la personnalité et un travail tautologique Au troisième degré, il dit : "A l'œuvre réelle, je préfère l'œuvre rêvée ; la présence des matériaux rassemblées n'est qu'exemplaire" En 1972, Schwind fera croire à sa mort.
1970 Jacques Charlier publie "Danger et Toxicité de l'expression artistique", des conseils pour soigner la maladie de l'art. (Vous qui souffrez d'art savez de quoi je parle).
Le même exploite les paysages. Le Paysage utilitaire, où il convie à venir le voir repeindre le volet de son domicile. Le paysage artistique où il déplace à la campagne des gens en nombre pour l'y voir

peindre totalement un arbre en couleurs tendres. Le paysage mondain, où il invite le public à se rendre au fond d'une impasse pour un vernissage ne consistant qu'en bruits réels de vernissage diffusés par un enregistreur.
1970 Jacques Lizène. Volet clos -Noir funèbre. Lizène ferme très lentement le volet de la Galerie Yellow, y enferme les spectateurs et odorise l'air en vaporisant des bombes entières de parfums divers. Quelques mois auparavant, il avait proposé la vasectomie comme sculpture interne (C'est une opération qui aboutit à la stérilisation définitive de l'homme)
1971 La Pensée Bul s'interroge.
La chaise reste toujours assise.
1971 Alain d'Hooge donne une démonstration de son prototype culinaire la haute cuisine est mise au service de l'amélioration et du rendement de la mécanique automobile. Il introduit dans divers orifices et organes du véhicule des poireaux et des sauces, entre autres, et le fait finalement démarrer Il réalise, en divers lieux, trois fois ce projet mais, à la troisième fois, Yellow casse involontairement la caméra et l'événement demeure sans trace.
Quelques années plus tard, d'Hooge réalisera une course cycliste des Galeries d'Art, chaque coureur portant un maillot du style "Ben doute de tout" ainsi que "A l'avant-garde Bar", location d'un véritable bar, changement d'enseigne et proposition faite à des filles de faire le trottoir devant celui-ci.
1971 Maurice Roquet envoie par la poste, dans des boîtes noires, son "Théâtre Mental". Constatant l'échec des différentes formules participatives du public dans le théâtre contemporain, Roquet, se fondant sur l'imagination créative de chacun, cherche à individualiser et à intégrer immédiatement le public au processus créatif. Tentative de renouvellement du langage (artistique) en général, le Théâtre Mental se veut "l'exploration de l'univers intérieur du participant et sa sublimation, il éveille, confronte et développe des images mentales dont l'enchaînement crée le discours ; le participant devenant ainsi créateur -spectateur de sa propre catharsis". Roquet tentait en quelque sorte l'élaboration d'une oeuvre totale.
1972 Le Daily-Bul interroge tutti quanti sur l'Art belge
1972 Broodthaers appose sous chaque objet exposé l'inscription "Ceci n'est pas une oeuvre d'art".
1972 Jacques Charlier qui travaille au S.T.P. (Service Technique de la Province) introduit son milieu professionnel dans sa production. Il expose, par exemple, les essuie-plumes de ses collègues de bureau. Il envoie d'autre part des messages affectifs (Détails sur sa vie sous forme de lettre panneau)... "Laurence est allée au bal costumé et à la patinoire, elle est rentrée très tard, je dormais déjà, on devient vieux. Jacques"
1973 Au cours des vernissages, Dewaele a distribué de petites cartes imprimées portant la mention : "You are my favorite work of art".
Le même s'intéresse ces années-là au problème de la territorialité dans notre société occidentale, dans l'art et ailleurs. Son travail sur les panneaux d'interdiction prétend n'être qu'une simple documentation sur le phénomène politico-sociologique de l'appropriation.
1974 Jacques Lizène: 881 tentatives de rire (enregistrées tout d'une traite) et 144 photographies de 144 tentatives de sourire.
1975 Fermeture de la Galerie Vellow Now.
1977-1978 Fernand Gryniewicz prend plaisir à remplir méthodiquement tous les bons de commande et d'offres de différentes firmes de vente par correspondance (livres, disques, batteries de cuisine, etc.). Il reçut chaque fois des objets par dizaines adressés à Marcel Duchamp, Arthur Rimbaud, André Breton, Alfred Jarry, César Antéchrist, Fernand Lescroc, etc., toujours à son adresse réelle. Invoquant pour sa défense la Pataphysique, il fut condamné dans un premier temps, le tribunal se refusant à apprécier son Umour. L'affaire suit son cours

- André Stas. « **Gasparotto le monolithe** » in *Périodique mensuel n° 1 de l'Espace 251 Nord*, 10 mai - 10 juin 1983.

Quelle curieuse manie, en définitive, que celle qui consiste à lester les images d'un texte qui, sans les décrire, les prolongerait ! Il est pourtant clair que les unes et l'autre jouent sans coup férir leurs propres cartes. La préface d'une exposition, dans sa subjectivité discursive, doit tout se permettre pour attiser l'envie d'en voir le sujet ; c'est là une de ses différences, et, non la moindre, avec la critique proprement dite qui, se donnant des airs d'importance, s'applique à placer des virgules, à distiller les nuances, tâche au demeurant peu rigolote. On pourrait commencer par parler de quelqu'un d'autre, en rappelant, tiens par exemple, que Maurice de Vlaminck fut d'abord cycliste avant de devenir le peintre de la vitalité violente ; encore aurait-on, disant cela, posé subrepticement le doigt sur une analogie, eu égard au cas qui nous préoccupe. On pourrait, poursuivant la collision, comparer le pinceau forcené de Paolo à l'épouvantable Koppenberg, sa peinture à l'Enfer du Nord ; encore faudrait-il ajouter tout de go que le pavé de porphyre est idéal pour pulvériser la vitrine, qu'elle ait pour nom convention ou léthargie. Enfin, on pourrait se décider à en dire davantage, changeant de ton comme de braquet, maintenant que les enfants sont couchés comme ce premier paragraphe (le plus dur à pondre) l'est par écrit.
Pour rendre à la peinture son vrai rôle, Paolo vient en son temps. D'autant que le rouleau déferlant des néo-expressionnismes ennuie déjà, sans doute parce qu'on disserte davantage sur les prix que sur les audaces de ces nouveaux monstres. Rutilante et dégoulinante, la peinture refait un petit stage dans le stade anal ; pas désagréable, ça change un peu des intellectualismes séniles, des théories masquant les carences, des pis-aller prétextant transcender l'avant-garde, pour tout dire de l'agonisante cohorte Du champ-du-cygne. Après la fièvre méningée, voici l'exhibitionnisme furieux, la dilapidation ripolinesque, l'ivresse punk, les pulsions dures, qui éructent comme pour exorciser l'ennui, la pesanteur sociale ou le marasme ambiant. D'accord ! pour autant qu'elles soient crapuleuses, ces images, qu'elles fassent hurler l'esthète le soir au fond des draps, que l'on ne nous serve pas des natures moribondes, des outrances de cake, des tempéraments pseudo-schizo-c'est-comment-qu'on-phrènes à toutes les sauces riches, à seule fin d'engraisser les marchands. "Placez" donc cette belle nouvelle peinture, tellement branchée, au-dessus de ce fauteuil en cuir tellement confortable, cher client, cher ami ! Halte-là ! Il y a aussi les panneaux de Paolo le Sauvage (qui se moque des contingences comme des comptes en banque, de la commisération comme des salamalecs, des ronds-de-cuir et des ronds de jambe), qui ne s'accommodent pas à ces piteux destins. Ils sont désormais (enfin) visibles ailleurs que dans l'intimité du bonhomme : voilà de quoi nous réjouir, sacrénom !
Les principes de la réalité vulgaire, Paolo ne s'en inquiète même pas. C'est à peine s'il énonce, comme en s'en excusant, qu'il espère seulement, grâce à sa peinture, un peu mieux vivre (ce mot prend ici tout son sens). Il mord sur son guidon et peint, sur des panneaux récupérés ci et là, des tonneaux, des portes ou, s'il n'a rien d'autre sous la main, sur un pot, un fleuve, une échelle, un nuage. Vous voyez bien : c'est une vraie peau de vache, vous pouvez vous approcher ; ce sont des boyaux qui la tendent (son vélo, figurez-vous, n'était pas sa liberté, son pinceau oui). Sa force expressive passionnée est élémentaire (comprendre indispensable). Nous revoici face à face avec la relance de l'Aventure : "Péniche dimension", comme dirait Zappa. Tu as d'enragés supporters, mon gars, fonce, brûle tes vaisseaux, badigeonne, ne te retourne pas, fais le trou, prouve-toi, prouve-leur, tu n'as pas l'âme d'un domestique, c'est manifeste. Et tant pis si la Cité "Ardante ma non troppo" ignore une fois de plus son peintre. De ce chat rouge, jamais on ne dira: Oh ! le charmant animal ! "Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience" (René Char).

- Postface d'André Stas au catalogue de l'exposition **18 ans du Cirque Divers** au Musée d'Art moderne et contemporain de Liège (18/05-25/06/1985).

Quelques zakouski pour commencer.
"Mais quelle idée avez-vous donc de célébrer en si grande pompe votre dix-huitième anniversaire ? *",* s'interroge un chaland accoudé au bar. Puisqu'il ne l'a pas humé par lui-même, il nous faut bon gré mal gré le mettre au parfum : *"C'est que nous voici majeurs, mon cher ami, et vaccinés, et tout et tout* ! *"*. Il en bée. Et pourtant, il semble loin d'être aussi rond que le chiffre banal qu' avait en tête. C'était si simple! Il n'en revient pas. Ni non plus de la manière fastueuse dont les festivités vont se dérouler. Pensez donc : tous les secteurs d'activité du Cirque Divers vont y mettre du leur pour se réjouir pendant quatre jours de la belle santé de l' aventure. C'est qu'on en parle, et pas seulement en République libre d'Outremeuse ! Tous les surréalistes d'Outre-Manche ont déjà préparé leur valise. On s'affaire à Paris, on en rêve à Bruxelles. Même que cette vieille concierge de Ben y est allée de sa pique dans un de ses dernières lettres aux peuples inquiets, en persiflant: *'Le cirque d'Hivers* (sic -les fautes d'orthographe c'est son "art d'attitude" à lui -) *de Liège passe son temps à se commémorer. Ils en sont* à *la centième commémoration. Et ils boivent* à *chaque fois."* Et comment camarade! C'est qu'on va trinquer, et tous ensemble cette fois-ci, même qu'il s'agirait que tu sois des nôtres. C'est plus un bail, ça: c'est un défi à plusieurs générations!
Donnons donc raison au père Nietzsche qui écrivit: *"J'imaginerai un art supérieur* à *l'art des oeuvres d'art: celui de l'invention des fêtes".* Réjouissons-nous de constater qu'on ne s'ennuie pas encore, que la sénescence ne nous guette pas. Et si l'on se permet de jeter un petit coup d'œil vers l' arrière, ce n'est certes pas pour déplorer ce à quoi nous avons gaspillé nos belles énergies, pendant que d'autres s'inquiétaient de leur plan de carrière. Le Grand Jardinier du mensonge et du paradoxe universel fait simplement le tour de ses plates-bandes, recense les essences, identifie chaque plant, s'amuse à se perdre dans le labyrinthe de se allées ("de ses années", devrait-on dire, puisqu'il s'agit bel et bien d'un anniversaire et non du chant d'un cygne). Et si nous portons vertes feuilles, c'est que jamais nous ne manquâmes de régulièrement bien arroser. Les vignes du Seigneur ne sont pas impénétrables, savez-vous...
À la seule fin de nous souvenir de ce qui a bien pu se passer, au fil des saisons, à la galerie du Cirque Divers, plutôt que d'opter pour les charmes un peu poussiéreux de l'historicité, plaisons-nous plutôt aux bénignes historiettes et racontons-en quelques- unes, sans souci aucun d'ordre, comme d'ailleurs s'est voulu ce très impertinent catalogue, le classement alphabétique nous ayant semblé fort peu apte a très savamment tout mélanger. Il se veut de la sorte davantage fidèle a l'exposition même. Artiste qui cherche tes pages, amuse-toi : on nous a si souvent traités de dadaïstes, qu'on a fini par se dire que le bordel valait mieux que le musée.
Z comme "zakouskus" : Comment ne pas se souvenir de cette "Fête du cul" 82 à l'occasion de laquelle nous avions invité tous les pâtissiers de Liège et des environs à créer une œuvre comestible qui soit directement en rapport avec le monde de l'érotisme ? Autre initiative alimentaire peu commune, les amuse-gueules suggestifs réalisés pour la circonstance par une équipe en délire sous la houlette de Silvana Belletti. Les moules au vinaigre et le ketchup aidant, certains atteignaient à un degré de salacité rare : ce furent cependant ceux-là mêmes qui furent dévorés les premiers par les "amateurs d'art" émoustillés, qui firent montre, sans le moins du monde se faire prier, d'un appétit féroce et d'un dégoût exquis.
C comme collectionneurs : Dans nos deux premières saisons, nous pensions qu'une bonne façon de théâtraliser le quotidien "pour la galerie" était de présenter l'univers de quelques collectionneurs un peu mutants. Ainsi, Alfred Laoureux, ses milliers de photos dans la presse, son invraisemblable garde-robe et son invasion de Manneken-pis, Alfred David et l'extravagant Musée du Pingouin, la Biberonnothèque internationale de Joël Hubaut, le culte de Marylin, dont Adelin Guyot se voulait alors le grand prêtre, nous parurent suffisamment hors norme pour flirter avec le domaine de l' Art.
T comme tissu : Il nous a bien eus, Jacques Charlier avec sa "Collection de printemps" ! Quand il nous a proposé son idée (je ne vais quand même pas dire "concept"), nous n'imaginions pas un instant

à quel point nous nous engagions à vivre un mois de folie, et pas si douce que ça, qui nous fit courir de Maastricht à Mouscron en passant par Steenokkerzeel. C'est au terme d'une méga galère, dont je vous passe les détails, qu'une sacrée fête put battre son plein, assortie d'un strip-tease peu ordinaire. Le somptueux rouge des chemises est toujours aussi pétant, même lavé moultes fois avec une poudre ordinaire...

P comme personne : Paradoxalement dépeuplé le vernissage des frangins Di Rosa, on ne vous dit que ça ! On avait fait contre mauvaise fortune bon coeur et amené quatre chaises au milieu de la galerie pour pouvoir bavarder plus à l'aise. Guère de monde non plus pour venir voir le sentiment photographique de Marcel Mariën (il faut dire qu'il pleuvait d'épouvantables cordes}. Celui-ci resta dans la cour du Cirque, guettant la porte d'entrée, ne prétendant pas monter à la galerie, même pour voir l'accrochage, avant que ne se présente l'un ou l'autre des rares amis auxquels il avait envoyé une invitation. Aucun n'ayant eu la gentillesse de venir, il déclina poliment notre invitation à souper et demanda qu'on le reconduise à la gare vers les dix heures, prétextant que son chien n'aimait guère trop la solitude. Lui, par contre, il m'avait appris ce soir-là quelque impitoyable chose sur celle de l'artiste et sur la philosophie idoine.

F comme frou-frou : La libre circulation des oeuvres à travers les pays de la Communauté étant loin encore d'être instaurée, Roland Topor nous apporta dans une simple enveloppe tous ses "portraits frou-frou", hilare et fier d'un art qui passait si aisément les frontières. Dois-je me souvenir que Lizène s'apprêtait à ressasser que c'était une mauvaise expo, n'ayant strictement rien décelé d'anormal dans ces visages mais, une fois ses yeux dessillés, s' étonna fort puis rit de bonne grâce de sa propre incroyable cécité.

D comme Durant : Pierre Alechinsky confia un jour à Antaki qu'il eût éprouvé bien plus de difficulté à imposer son nom s'il avait dû porter, plutôt que celui de son père, celui de sa mère : Durant. Germa entre eux l'étrange idée d'organiser au Cirque, et dans le plus grand secret, une expo dudit Durant, rien que pour le malin plaisir de tester le bien-fondé de ce qui venait d'être énoncé. La ruse ayant été éventée, c'est à une véritable exposition du Maître de Bougival que nous eûmes droit. La ramenant sans avoir rempli les formalités d' exportation, je fus prié d' ouvrir à la frontière le coffre de mon auto et dis au douanier qui m'asticotait qu'il s'agissait de calendriers, réponse qui parut, fort heureusement, pleinement le satisfaire.

B comme bar : Dominique Larrivaz a transformé très récemment la galerie en véritable bar à femmes, avec néon rose en façade, et tout le toutim. Près de deux cent cinquante créatures pendues à des cintres, toutes plus lubriques les unes que les autres, avaient littéralement envahi l'espace, si bien que, dès l'entrée, on avait l'impression d'arriver dans un vernissage surpeuplé. C'était sociologiquement intéressant de voir les "clients" farfouiller dans les penderies pour repérer une donzelle à leur goût.

S comme sky : Hélas pas libre pour être des nôtres pour fêter l'aube de notre dixième année d'existence, Robert Filliou, avec ses meilleurs voeux de gaieté et de merveilleux, nous proposa de réaliser son 'Project for Skywriting", qui aurait dû consister à faire apparaître dans le ciel de Liège ces mots tracés en lettres de fumée : ART EST CE QUI REND LA VIE PLUS INTERESSANTE QUE L'ART. Robert, ta poésie nous manque.

A comme absoudre : Ben, toujours simple, voulut qu'on lui démerdât un confessionnal dans son expo afin qu'il puisse y entendre les esthètes de tout poil avouer leurs vilenies. Une fois l'absolution donnée, il gratifiait les pieux repentis d'un certificat dûment valorisé par son impayable signature. Certaines pécheresses impénitentes m'ont confié qu'il en avait profité pour leur tâter un tantinet les globes supérieurs, mais peut-être trahis-je ici fort peu élégamment le secret de certaines confessions...

O comme oiseau : Pour son installation, Don Joël Hubaut de la Mancha avait demandé qu'un véritable canari pousse ses trilles joyeuses dans la galerie. À vil prix, un marchand d'oiseaux nous refila un volatile affligé d'une difformité au cou, ce qui ne l'empêchait nullement d'être de belle humeur. Au terme des trois semaines, l'oiseau resta là et fut adopté par le bureau et baptisé du doux nom d'Oedème. Il mourut d'un courant d'air quelques semaines plus tard, ce qui laissa Brigitte fort chagrine. **R comme rage** : Gearges Bianchini ne sachant trop que faire des colonnes qu'il avait réalisées pour son exposition, nous proposa de les installer à demeure dans la cour du Cirque. Ce que

l'on fit. Un soir d'épique virée, une discussion ayant éthyliquement tourné à l'aigre, lui prit soudain, à lui d'ordinaire si affable, une soudaine rage qui le pousse à impitoyablement les bousiller. Seule la base de l'une d'entre elles survécut au massacre mais les observateurs perspicaces sauront s'en souvenir encore, immortalisées qu elles sont dans la fresque-miroir de Silvana, qui depuis tant d'années résiste aux tags et, mieux que nous sans doute, aux injures du temps.
J comme jouer : Jubilatoire, l'installation de Vincent Strebell qui s'entendit à immortaliser le "ramelkast", populaire jeu d'adresse un peu oublié, qui consiste à trouver le mouvement giratoire adéquat du poignet pour éviter que ne tombe une bille d'acier tournant régulièrement (sotte) dans une noix de coco évidée. Tout le monde s'y essayait avec des bonheurs différents et les critiques d'art, si seulement ils avaient ,montré le bout de leur paresseuse truffe, se seraient avérés bien incapables de décider s'il s'agissait d'un vernissage ou plutôt d une cour de récré.
Q comme quotidien : Fondante Madame Loulou, à nulle autre artiste pareille, je vous reverrai toujours arriver chaque jour à dix heures pile pour repartir à dix-sept heures précises, pour *"garder"* chaque jour qu'elles duraient vos expositions, avec votre tricot, votre bouteille Thermos et vos paquets de clopes. Jamais je ne saurai si j'admirais davantage l'oeuvre ou l'être inimitable qui l'avait créée.
M comme merde : Lizène (je le cite, il adore ça !) et son mur de merde: devenu son propre tube de couleur(s), le petit maître nous gratifia d'une immonde production, qui fit longtemps partie de notre patrimoine avant qu'il ne se décide à la céder à un millionnaire plus offrant. Je doute que celui-ci imite jamais ce type bourré qui, le jour du vernissage de " la pièce" (comme ils disent désormais), vida sans scrupule aucun sur elle sa vessie sans susciter de la part de quiconque la moindre réprobation.
U comme université : Quatre profs d'univ., "faisant" dans l'art, s'en vinrent exposer (why not ?) à la galerie du Cirque (on est divers ou on ne l'est pas). le carton d'invitation était très à notre manière : on y voyait l'image d'un chou-fleur, assortie de cette citation de Mark Twain: *"Cauliflower is nothing but cabbage with* a *college education"(* le chou-fleur n'est pas autre chose qu'un chou qui est passé par l'Université). Ils l'ont bien pris.
W comme wallon : Art Flamand à liège: vu le manque de répondant pour mener à bien une manifestation d'envergure qui eût correspondu de façon intéressante à ce titre, nous avons malignement opté pour la gaudriole éclairante, en exposant à peine sournoisement de simples bristols sur lesquels étaient innocemment mentionnés les noms de tous les artistes liégeois qui pouvaient, bien malgré eux, se targuer d'une bien évidente consonance flamande. Certains ont râlé. Du moins avions-nous démontré la difficulté des échanges culturels entre les deux communautés.
N comme nu : Dans le cadre du cycle "Performances", qui nous motiva une année entière (faites donc l'acquisition du TOME 1 pour combler les lacunes de votre contre-culture), Barbara Heinisch vint magnifier la nudité sur la scène du Cirque avec son "nu traversé". Je ne sais pas pourquoi, mais, avec la distance, j'ai la très nette impression que nous avons assisté là à quelque chose qui allait plus loin que ça n'en avait l'air...
E comme erreur : Qu'a donc bien pris à l'Association Belge des Critiques d'Art d'avoir *"l'honneur et le plaisir"* de nous féliciter pour l'exposition de Laurie Anderson qui se serait tenue en notre galerie et de la considérer comme étant *"l'une des meilleures de l'année 81"* ? Certes, Laurie vint bien cette année-là animer une semaine de séminaire et présenter "United States -Part *2"* (et en français) sur la scène du Cirque, mais au grand jamais elle n'accrocha quoi que ce soit à nos cimaises. Il faut croire qu'est résolument meilleur ce qui n'a jamais eu l'infortune d'exister !
L comme linos : Bastow, on admirait à chaque fois ses linos dans le Fou parle, irremplaçable revue s'il en est, si bien qu'on se décida à l' approcher. La chose fut rendue facile grâce à Henri Xhonneux (auquel, vous me le permettrez, je dédie d'ailleurs cette préface, en pleurant, encore à l'instant même, de tout mon soûl son indéfectible amitié). Surprise de taille : jamais encore il n'avait tiré ces merveilles, sinon en un exemplaire à la cuillère. Aussi, avons-nous embarqué la totalité de l'oeuvre gravé de Michael pour nous appliquer à la faire exister. A sublime rencontre, sublime expo.
K comme kamikaze : Sans doute fallait-il l'être pour oser Bucquoy, ses provocations et son ignoble liberté. Du moins cela nous aura-t- il appris que la censure n'est pas morte. Vous en connaissez beaucoup des galeries sur lesquelles la Justice a posé, sans rire, des scellés ?

V comme vernissages : la tronche époustouflée des gens qui se sont amenés au vernissage de l'exposition "Scalp - Panique unverselle"quand ils ont vu le sol de la galerie entièrement recouvert de mèches de cheveux, je ne vous dit pas ! (On avait demandé à Jean Marchetti de nous garder tous les tifs qu'il avait coupés pendant près de deux mois). Même topo à l'expo Fluxus au musée Saint-Georges, une tonne de sel répandue partout, "œuvre" d'un artiste qui, oh ironie !, se nommait aussi Marchetti. A part ça, si cette rétrospective vous a plu, ne fréquenteriez-vous pas d'une certaine gaieté de cœur les vernissages de la galerie du Cirque Divers ? Pour les artistes et les organisateurs merci!
H comme heureux : le merveilleux Antoine Van Villers, simple de génie, découvert je ne sais plus trop par quel miracle, si vous l'aviez vu, ceint de son écharpe tricolore et exhibant fièrement sa médaille du travail (de *"cinquate ans de serviture"* comme aurait dit Flaubert) pousser ses chansonnettes et remercier tout le monde le jour de l'ouverture de son exposition, j'ai la très nette impression que vous ne seriez, pas plus que nous, sur le point d'oublier son bonheur dénué du moindre mensonge.
G comme gravure : En 83, pour nous associer à la "Fête de la gravure", organisée par la ville de Liège, voilà soudain que nous accédons à leur désir de n'être pas en marge et organisons une exposition que nous baptisons avec à-propos "Gravure vivante - Métamorphoses". Qu'y offrons-nous au regard ? Une impitoyable collection d'essentiels stigmates, cicatrices, rides, scarifications, ongles rongés, etc. L'épiderme palimpseste. Les organisateurs et autres officiels de la manifestation ne nous ont même pas fait la politesse d'une visite. On s'en serait douté.
X comme X : Ici prend place l'inconnue que nous nous apprêterions bien volontiers à connaître, sinon à séduire.
I comme idées : Toutes celles qu'on a eues et qu'on n'a pas (ou pas encore) menées à leur terme : en vrac, le Colonialisme, l'Invasion de l'Angleterre, le Peep-Show, le Rien …(merde, j'arrête, on ne va pas vous les donner gratis), toute une foule de projets non réalisés qui dorment comme peut le faire la Montagne Pelée. Allez savoir, après tout !
Y comme: Youpie : j'ai fini! le bar est ouvert,..

Ah! comme André, Zut! comme Stas

- (sept. – oct. 1991) Mensuel du Cirque Divers n° 132-135, septembre / octobre 1991.Nouvelle rubrique du mensuel : ***« Dans les rizieres »*** **, portraits. André Stas, Richard Tialans ou Le Sérieux de L'aatitude.**

La Pataphysique a tout son temps et ses jours ne sont point comptés. (Opach)
Une nouvelle rubrique régulière dans le bulletin du Cirque Divers, qui rendrait hommage aux discrets, voire aux obscurs acteurs de notre créativité spécifique..:? O.K. Michel ! Me faut faire la première et la consacrer à mon ami Richard Tialans... Pour avant-hier... On s'y colle illico. D'ailleurs la voici.
On commencerait comme un curriculum vitae traditionnnel :
Nom : Tialans.
Prénom: Richard.
Domicilé : 25, rue Auguste Hock à 4020 Liège, Correspondance : B.P. 6, 4000 Liège I.
Né à Genk, le 24 avril 1943.
Etudes : conjointes de bibliothéconomie et de théâtre, Travail: depuis 1967, bibliothécaire-documentaliste à la Fondation André Renard.
Autres : activités culturelles multiples sur lesquelles on va s'étendre.
Tout commence en 61,année pendant laquelle il est, en août, assistant metteur en scène de "la Porte" de Jacques De Deken et, en septembre, élève de l'Académie Grétry, section Art dramatique, et de l'école provinciale d'art dramatique français. Dès septembre, il s'attaque à la constitution d'un fichier sur le théâtre. En 62, il joue en mai dans "l'Equipage au complet" de Robert Mallet, les "les Méfaits du tabac" d'Anton P. Tchekhov, en juin dans "le Malentendu" d'Albert Camus. 63, année des petits rôles

: au Gymnase dans "l'Aiglon" et dans "Madame Sans-Gêne" à l'Etuve, dans "La Vengeanc d'une orpheline russe" du Douanier Rousseau et dans "Vincent ou l'amie des personnalités" de Robert Musil, puis, en août, entre au service militaire. Il en sort un an plus tard et fonde le Théâtre de la Circonstance, avec lequel il met en scène et joue en création mondiale "Irénée" de G.A. Aurier, à Verviers et Liège. En 65, Irénée se rendra au Conservatoire de Paris (cf. "Paris - Théâtre" n 218); en octobre, il répète le "Coeur à gaz" de Tzara et donne une conférence sur "l'Aspect de la tragédie dans la dramaturgie contemporaine". Voici 66 et l'apparition dans sa vie de Robert Filliou, duquel il joue "l'Esclave T." et "Berger rêvant qu'il était roi" au théâtre de l'Etuve ; la même année il créera "La Deuxième aventure céleste de Mr Antipyrine" de Tzara. En 67, création mondiale du "Pli défendu du torse angulaire" de Fredy Jacquet, fondation de la revue "Alma" {6 numéros parus) et mise en scène pour marionnettes d'Ubu-Roi" traduit en wallon par André Blavier.
En 68, Richard transforme le Théâtre de la Circonstance en Aa Théâtre. Il met en scène et joue "L'Immortelle mort du monde" de Robert Filliou (création mondiale) et fonde le COIT {Centre d'Orientation et d'Informatlions théâtrales). Le Aa Théâtre sévira jusqu'en 73 et axera son travail sur le répertoire de recherche et les créations collectives, sans dédaigner le travail sur l'improvisation. Il jouera le théâtre de Ben, de Peter Handke et de Filliou. En 69, naît l'Aa revue, spécialisée d'abord dans le domaine théâtral avant de s'intéresser à la création en général.
Le mois dernier, sortait le numéro 218 consacre aux travaux de l'A.A.I.I.P.M.E.P. (Aa Institut Itinérant des Petites et Moyennes Etudes Pataphysiques) sur Georges Perec et ses "je me souviens". La revue sort irrégulièrement peut-être mais rarement moins que 12 fois, par an. Elle s'enorgueillit d'une dizaine de lecteurs et d'un seul abonnement payant (qui devrait se reconnaître), Richard vient de refuser un second abonnement payant, celui demandé par la Bibliothèque de New York, le calcul des frais d'envoi s'étant révélé fastidieux ! Ceux, dont je suis, qui la lisent, y ont découvet tout le théâtre de Filliou. L'incroyable Münchhausen de Karl-Lebrecht Immerman, adapté en français par Odette Blavier, une pièce inédite de Georges Dariën et Aurier,l "Bachelière", ainsi que de multiples textes d'Amédée, Noël Arnaud, Christian Beck, Ben Vautier, André Blavier, Georges Brecht, François Caradec, Jacques Charlier, Jacques Lizène, Jean QuevaJ, Roland Topor ou Julien Torna : la liste est longue et je vous en fait grâce. Les Aa éditions ont édité "Ubu-Rwè", mais aussi en co édition avec Yellow Now "Idiot-,ci, Idiot-là", adaptation française de "Ample food for a stupid tought" de Filliou par Tialans et François, Jacqmin qui posait des questions aussi pertinentes que celle-ci : "Com ment allez-vous et pourquoi ? "
Certes, ce tour d'horizon est incomplet : j'aurais pu signaler par exemple qu'il enseigna 3 ans au Conservatoire de Liège (techniques d'improvisation) alors qu il y avait été refusé comme élève ; il dirigea l'an dernier encore un séminaire sur Raymond Queneau.
Ravi de cette initiative, car pour une fois il sera le 1^{e} d'une série. Richard me fit tout .de suite remarquer que Georges Brecht disait qu'être le premier est facile, que c'est être le 17^{e} qui est difficile. Si vous abonner à l'Aa revue ne vous dit rien, du moins envoyez-lui vos trouvailles sur le AA pour son AaDictionnaire, pour peu que ce soient vos initiales votre cas devrait l'intéresser. Frère de l'OULIPO et de l'OUPEINPO, un OUTHEPO (Ouvroir de Théâtre Potentiel) est en gestation... Si vous n'avez rien à faire ! Comme 1'a dit si bien Paul Gayot, "Expert en solutions imaginaires, le pataphysicien a besoin de cet univers-ci pour voir le supplémentaire".

- Texte de présentation à l'exposition de **Sexy Merch Yeye, "Coucouroucoucouille**" au Cirque Divers.(30/04-21/05/1991)

Lors de voyage en Bavière et en Italie, elle succombe au charme envoûtant du rococo et de l'univers wagnérien. Dès lors, nous vîmes se succéder de grandes compositions foisonnantes d'être hybrides, de génies des eaux, d'elfes fantastiques. Poussant plus loin, elle en vint à battre le rappel auprès de ses connaissances pour les impliquer dans des "dioramas" vivants, les transformant en fonction des circonstances en anges radieux ou en archanges déchus. Myriam Merch manie le sens de la dorure sans ménager son tempérament, sous la haute protection de la Sainte Maclotte, patronne des délires iconiques et du macaque flamboyant

- Texte de présentation à l'exposition **Jacques Lizène. La Petit Maître et son neveu Xavier, «Néo-déco floral»** et autres genres à la galerie du Cirque Divers.(27/9-15/10/1991) André Stas in Bulletin du Cirque Divers, n°132-135, sept.-oct. 1991.

(J') On aime Jacques. (Je) On l'a déjà dit. À cinq heures du mat', au Lion S'envoile, il s'énerve pour l'Art devant deux illustres inconnus, comme si ses gestes dépassaient ses mots. Il s'inquiète des très grands poètes, Mao Tsé-Toung par exemple, qu'il déclare tout de go peintre naïf. Il se confronte aux révoltés, leur titillant leurs regrets. L'Homme de la rue est-il, oui ou merde, un Damné de la Terre, en Mercédès ou non ? Il veut bien voir les choses en face, mais juste «voir», ça l'amuserait ! Lénine est un dadaïste: il s'est laissé aller au moment même où il a vu que les autres marchaient dans son jeu. Les événements l'ont dépassé. Pas de chance que ça arrive à Lizène qui trouve tout (ou presque) «très amusant». Staline, bon berger (ô Seigneur), Petit Père, tous les déboulonnés du monde vont se donner la main, le ridicule ne tuera point. Médiocre, médiocre, un comportement, une anamorphose de soi-même, un nouveau mensonge comme un montage d'attitudes mortes, NON considérables ...

On se revoit, à jeun cette fois, deux jours plus tard, afin que je cerne enfin ce que sera cette exposition qu'il a intitulée «Néo-Déco-Floral», dont il ne m'avait dit jusqu'ici que peu de choses, à savoir qu'on y verrait «un peu de tout» (comme les fromages belges, avait précisé Antaki). Nous n'ignorions pas non plus que les montages floraux seraient le fait du neveu du petit Maître, prénommé Xavier, que j'avais tenu à rencontrer pour la circonstance. Ainsi, nous nous sommes amusés au jeu des questions-réponses dont je vous livre la quintessence (les journalistes n'auront qu'à copier). J'asticote d'abord le petit concle [sic]:

Pourquoi Néo-Déco-Floral ?

Pourquoi pas ? Quand Pivot a demandé à Buren, dans sa nouvelle émission Bouillon de Culture si ça ne le dérangeait pas que certains assimilent son oeuvre à de la décoration, il a répondu que la décoration ça fait aussi partie de l'Art plastique ...

Un peu de tout, mais encore ?

Oui, surtout sur les murs, où l'on pourra voir toutes les facettes du travail de Lizène sur des petits verres agrémentés de montages floraux: du néo-rupestre, des entassements de toiles, des petites usines, etc.

Sur des petits verres ?

Après le Grand Verre de Marcel Duchamp, les petits verres du petit Maître ...

Il y aurait aussi, sur des praticables, de petites sculptures. Avec fumée ?

Comme les fromages belges !

Mais encore ?

Entourés de montages néo-déco-floraux, un chapeau boule, un casque, une vieille soupière avec petites tasses, avec fumées, le tout monté sur roues ...

Un chapeau melon ? La référence est un peu grosse !

Parce que de toutes façons on dit toujours que tous les artistes belges sont un peu surréalistes ...

Un casque ?

Ça, c'est pour les Dadaïstes qui sortaient de la Grande Guerre ...
Une vieille soupière ?
En hommage à Freud.
Et pourquoi pas une vieille théière en hommage à Carroll ?
Pour ne pas prendre la place des Surréalistes anglais.
Le tout monté sur roue ?
Puisque Tinguely est mort.
Conscient que Jacques Lizène aurait réponse à tout, je me tourne vers Xavier et m'informe de l'art du montage floral. Désireux d'intégrer à cette préface une énumération, je la suscite : pavots, branches de mérisier, écorces, blé, lichen, mousse d'Islande, mousse plate normal, herbes de pampa, fougère Levervan (Mexique), liège, papyrus, parchemin, coraux, cocosses, chardons absents, le tout assemblé à l'aide de colle et de fil de fer. Ni à Bruxelles, ni à Paris, ni même en Allemagne, jamais on n'a pu voir de semblables compositions mêmes dans les expositions les plus spécialisées.
Et ça marche ?
Le mieux du monde; d'ailleurs il vaut sortir d'une école de montages floraux que de l'Académie.
Et toc pour le tonton qui part d'un grand rire qui n'est qu'à lui ...

- André Stas, **Luc Boulangé "Brou d'moi**. Exposition à la galerie du Cirque Divers (05-30/06), in Mensuel du Cirque Divers, n° 143, juin - août 1992.
Pour réussir un tableau à notre manière, encore faut-il connaître notre façon de le rater.(Pierre Alechinsky, Mots pour Bram).
L'amande, le marron d'Inde, les fruits à écale en général, sont recouverts d'une enveloppe charnue appelée "brou", mot dont l'étymon est "brout", qui signifie "pousse verte".
Dans la pratique, on n'utilise que le brou de la noix, le péricarpe charnu du fruit du noyer s'avérant, selon les chimistes, riche en acides tannique, gallique, malique et citrique et présentant la particularité de brunir quand il subit les injures de l'air. On s'en sert pour préparer des teintures à nuances fauves, très solides, qu'il est loIsible d'appliquer sur le bois mais aussi sur des toiles. Certains, dont Luc Boulangé (notez l'é accent aigu), qui aujourd'hui nous occupe, s'évertuent, équipés d'humides pinceaux et de force chiffons, à caresser patiemment, pour ne pas dire amoureusement, la surface ainsi foncée à la fin de faire sortir de l'ombre leurs quant-à-eux obscurs, dans les tons du havane, du gambir, du cachou ou du kino de Malabar.
Ces derniers mois, tant Luc teinta et délava, que nous voici face à une vision du monde, peuplée ,voire grouillante, tout en bonhommie et rondeurs. Des gnomes matois, dûment chapeautés, vous scrutent de leurs yeux d'anthracite, poussent leur nez rond dans vos affaires cessantes, se trouvent interdits de vous voir découvrir leurs états d'âme, si ce n'est simplement leur existence. Ces nutons débonnaires, pour nombreux qu'ils sont, ont cependant chacun leur petit caractère, ils semblent issus d'un recueil de contes, gardant par-devers eux plus d'un tour dans leur sac à malices. Sans doute, vu de leur univers de Brocéliande, êtes-vous moins regardeurs que regardés, juges que jaugés, car la malignité est dans leur camp, et les ris de l'enfance, et les sortilèges. Légers et indigestes, n'allez pas trop vite dire qu'il s'agit là d'illustration, car les charmes du pays des légendes sont aptes à vous métamorphoser en "n'importe qui", si vous avez perdu l'infantile candeur, qui vous rendait supportables, sinon fondants.

- Texte d'André Stas sur le feuillet-invitation pour l'exposition de **Fernand Flausch. J'ai capturé une soucoupe volante** à L'Autre Musée de Bruxelles (28/01-13/03/1993)

L'Espace buissonnier.
Dans Les Paradis artificiels, notre frère Charles s'en donne à cœur joie : « Ne serait-il pas facile de prouver, par une comparaison philosophique entre les ouvrages d'un artiste mûr et l'état de son âme quand il était enfant, que le génie n'est que l'enfance nettement formulée, douée maintenant, pour s'exprimer, d'organes viriles et puissants ? » N'allez pas trop vite surtout pour rire ! Et relisez donc cette interrogation baudelairienne une seconde fois. Consentez à vous muer de la sorte, pour un moment, en philosophe c'est pour l'âme un excellent exercice et comparez. En effet, les « ouvrages » de Fernand Flausch vous sont, pour l'heure, donnés à voir, comme autant de fruits de son « génie ». Mais non, pas ses « organes » ! Auriez-vous à ce point perdu l'esprit ?
Enfant, qui ne s'est plu à collecter les chromos que nous offraient le Chevalier Jacques, le grenadier Victoria ou le soldat Kwatta ? On y apprenait et non pas à l'école l'histoire de l'automobile, du fardier de Cugnot à la « Stud » qui nous faisait rêver. On bien, on échangeait le Spitfire « contre » le Stuka abréviation de « Sturzkampfflugzeug », avion de combat en piqué, la forteresse volante et la mystérieuse soucoupe ; on n'ignorait rien des biplans ni du Jet. Sinon, on prisait fort l'Ouest sauvage et ses mythologies, les rails sur la prairie, le juste châtiment de Georges Custer à Little Big Horn, le bandeau du sage Cochise et les audaces de Géronimo. On préférait les ruses des Sioux et les Cheyennes contraires aux « anciens belges » et aux Francs ripuaires ou saliens. Sous prétexte qu'elles nous rendaient « dissipés », le maître rouge ne ratait d'ailleurs aucune occasion de nous les confisquer, les chères images de notre enfance d'après-guerre, enluminures féériques de nos banlieues sans luxe, où, çà et là, béaient encore les dégâts des « robots » comme ma grand-mère avait coutume de désigner les sinistres V2.
Que n'a-t-on pas dû mériter nos soldats de plomb et nos automobiles en fer blanc naïvement sérigraphiées ? Que n'aurait-on pas de loin préféré s'initier au tomahawk plutôt qu'au rapporteur d'angles, faire connaissance avec les antennes des martiens et les boucliers des vikings, plutôt qu'avec le nez des Bourbons ou des Habsbourgs le prognathisme ? Je ne parle pas ici des bons élèves, qui aujourd'hui encore s'esquintent la santé dans leurs comptes d'apothicaires ou sont incapables de se la couler douce, absorbés qu'ils sont par les problèmes de robinets. Je vous entretiens de qui, pour avoir pu « rester » enfant a su commencer par l'être. Il s'agit d'un « état d'âme », vous en souvenez-vous ?
Fernand, tu ne m'en voudras pas si je n'aborde pas ici ta problématique de la lumière, ni ton sens inimitable de la mise en page, ni non plus ton goût pour les expériences aux saveurs de magie et aux parfums de fête, la place impartie à ces quelques mots rétrécissant comme peau de chagrin. De toute façon, quand c'est trop long personne ne lit, du moins jusqu'au bout. Je me borne, donc, à apprécier à sa juste valeur ton ludisme et la fraîcheur de tes échappées belles. « On disait su' » on avait « vraiment » en face de soi un engin d'origine non-humaine, qu'on allait « pour de bon » monter à bord et qu'il nous transporterait d'aise vers les espaces que nous inventerions au fur et à mesure qu'on se les raconterait, infinis comme de perpétuels vacances, scintillants et attractifs, emplis de trésors cachés et peuplés de merveilles.

- André Stas. **Guido Lulu, "Sanatorium - totem"**. Exposition à la galerie du Cirque Divers. (21/05-16/06/1993) in Sanatorium-Totem in Bulletin n° 154, mai 1993.

La Faculté vous dirait qu'un sanatorium se doit d'être situé loin des villes et de leur pollution (nocturne ou non), de préférence en montagne, voire même à une altitude élevée, d'abord à cause de la pureté de l'air et de l'absence de microbes, ensuite parce qu'on peut y constater l'accroissement du nombre de globules du sang, peu de poussière en été et pas du tout en hiver, des brouillards plus rares et le soleil très actif. L'établissement doit être préservé du vent, sinon par des montagnes, du moins par des forêts

de pins ou de sapins. L'exposition doit être au sud ou au moins au sud-ouest. Les murs, dont tous les angles sont supprimés et remplacés par des surfaces arrondies, seront peints et vernis avec le plus grand soin. Chaque chambre cubera au moins 30 mètres. L'ameublement sera réduit au strict minimum : un lit, une table, une toilette, une armoire : aucun tapis, aucun rideau, nulle tenture ; le parquet sera couvert de linoléum, substance facile à nettoyer.
Les fenêtres se devront de rester perpétuellement ouvertes, quelque temps qu'il fasse. Chaque malade portera continuellement sur lui un crachoir contenant une solution antiseptique ; le soir, ce crachoir sera vidé et son contenu incinéré. Son linge sera désinfecté, sa chambre aussi, et le plus fréquemment possible. Son régime sera la suralimentation. Ses distractions, outre la chaise longue et la promenade seront la lecture, les jeux (sauf ceux d'argent), les bonnes causeries (toute discussion violente étant proscrite), le patinage, le bain de soleil et la cure d'air. On s'habitue très vite au repos absolu ; on y arrive à ne plus s'ennuyer, jouissant du farniente obligatoire comme d'une chose agréable. On s'amuse comme de grands enfants, on s'y lance des boules de neige, on y joue à la main chaude et de francs éclats de rire accompagnent en permanence les bons coups, ce qui ne laisse pas d'étonner les visiteurs qui croyaient pénétrer dans le temple de la douleur et de la mort. Pour qu'un malade que l'on met à l'engrais profite au maximum de son traitement, il faut qu'il soit gai et l'administration s'emploie à égayer les curistes, ne manquant nulle occasion d'inventer distractions, réjouissances et fêtes. Quiconque sera surpris à cracher par terre sera cependant impitoyablement exclu.
Cet environnement de propreté nettoie certes les poumons atteints mais aussi la tête. Lulu et Guido ont décidé d'en évoquer l'atmosphère en érigeant ce qu'ils conçoivent comme des totems emblématiques d'une certaine liberté, tributaire du grand air et de lal remise en forme. Le climat suisse est suggéré par une accumulation de signes qui vont de la montagne enneigée à la cloche de vache et à l'édelweiss, sans oublier l'incontournable coucou. Des objets "clean", tels le rasoir ou tel pince à ongles, font référence à la toilette, à la dictature de l'Hygiène triomphante. Des fleurs, des coquillages, des boîtes à musique parfont l'impression de calme et de sérénité d'un univers de l'asepsie et de l'immarcescible. Mais soyons sur nos gardes ! Quelques éléments, naturels certes, mais figés, nous font comprendre en parallèle que le Mal, s'il est traité, n'en demeure pas moins présent. Ces éponges, ces briquettes de charbon, ces hameçons, ces oiseaux déchiquetés nous le signalent comme autant de menaces. Tout n'est pas si rose et les miasmes se tapissent sous le cristallin. Pour combattre le bacille de Koch, il faut du temps et un métronome est là qui nous le rappelle en son inéluctable mouvement. Les sanatoria de Lulu et Guido puissent-ils vous éloigner pour un temps de l'agitation citadine et de son stress pour vous assainir l'esprit et vous purifier l'existence. Comme le dit si bien Pierre Klossowski : "La pureté appartient au silence et donc à l'absence du dicible." Taisons-nous donc, nous n'en avons déjà que trop dit.

- Texte d'André Stas pour l'exposition de **Flausch Fernand, Despeinsculum "Alex et Raymonde et autre chose…**" au CWAC de Flémalle.(15/05-31/07/2004)

Fernand Flash l'intrépide.
Même s'ils ont vu le jour au pays de la ligne claire, certains iconolâtres peuvent ne point se montrer insensibles à l'esthétique ravageuse et aux couleurs excessives des "Comic Books" venus tout droit de chez l'Oncle Sam et trouver splendides ces dessins emplis de bruit et de fureur, réceptacles d'un onirisme délicieusement crapuleux. Ainsi, peuvent-ils préférer à la houpette du boy-scout Tintin le look et la démesure d'autres Héros, tels les increvables Superman,Batman, Iron Man, Spiderman (sans oublier Wonder Woman) ou bien encore Atome Kid, Daredevil, le Spectre, le Fantôme, Mandrake le Magicien, Marvel et le Surfer d'Argent. À l'instar de plusieurs générations de teenagers d'Outre-Atlantique, ils boivent assurément du petit milk-shake en s'envolant sur la planète Mongo, pour y suivre haletants les multiples épisodes de la lutte incessante de Flash Gordon, Dale Arden et le docteur Zarkov contre Ming l'implacable. Fernand Flausch est de ceux-là et ses images récentes revisitent avec une irrésistible jovialité picturale l'univers de cette Science Fiction populaire comme est, ainsi qu'on le

prétend, la liesse.
Les stridences sont désormais de l'ordre de l'insoutenable, à un point tel que même les nuages perdent leurs rondeurs bonhommes, se métamorphosant en hypertéliques convulsions acérées. Le ciel à la vapeur tord ses bras de feu, lance au hasard ses effrayants tentacules, ce qui fait vaciller sur leurs bases les tours démesurées et blasphémer les capitaines en déroute. Dans le vacarme de réacteurs, de batteries et de sirènes, la bataille échafaude l'holocauste de cent mille civils terrorisés. Les autoroutes flambent, effroyablement défoncées, tordues, furieuses, crachant leur goudron en colère. Insensibles à la dérive ambiante, Alex et Raymonde sont tout à leurs roucoulades.
De colossaux mammouths, avançant leur trompe ingénieuse et flairant les souffles qui s'élèvent du tumulte, immobiles au point de sembler des rocs de schiste, barrissent formidablement dans la clarté cuivreuse, pourpre ou cramoisie selon les phases des conflits. Leur prévoyance et leur connaissance des choses ont atteint leur apogée. Leur expérience, guidée par une mémoire tenace, nourrie par la réflexion, possède de la variété et de l'envergure. Car l'homme n'est pas construit pour vivre autant de saisons qu'un mammouth, et il est beaucoup plus sujet à périr accidentellement : la haine de ses semblables le menace, non seulement au dehors, mais au sein de ses cités mêmes. Languide, Raymonde apaise Alex ; sa bouche est dans sa bouche.
L'impénétrable jungle palombienne ne ressemble assurément plus à ce qu'elle fût, la docte Secotine pourrait vous le confirmer. Dans le jaune intense des crépuscules, les cieux s'y pigmentent de noir, à l'instar des phanères des curieux animaux ovipares, aussi charmants que dangereux, à la puissance exceptionnelle et à la queue démesurée propre à tous usages (un peu comme "l'archibras" de Charles Fourier), qu'elle y découvrit pantoise il y a plus d'un demi-siècle. La déforestation galopante y a permis la spectaculaire édification de mégalopoles insensées, dans lesquelles l'existence s'avère plutôt duraille et emplie d'incroyables menaces. Tout ce qui les a construites peut les détruire et elles ne persistent que grâce à la vigilance, la force, la ruse, en un infatigable combat pour la survie. Comme étrangers à cet univers paroxysmique, Alex et Raymonde semblent, comme tous les amoureux, seuls dans ce monde hostile.
L'azur rugit. Les escadrilles pilamiennes attaquent en force. Leurs redoutables frelons offensifs, extrêmement mobiles, hurlent de toutes leurs tuyères. La milice est complètement dépassée, surprise par cette incursion totalement imprévue déclenchée dès l'aube. Même le fils de Dumbo ne sait s'il pourra s'en tirer cette fois-ci. Comme un dératé, Mandrake se rue vers le Quartier Général, espérant sauver ce qui peut l'être encore. Étrangers aux escarmouches, réfugiés dans leur bulle, Alex et Raymonde palpitent. Leur désir monte comme un félin géant.
Qu'il dessine allègrement, peigne hardiment, sculpte ludiquement ou apprivoise savamment la lumière, Fernand Flausch nous envoie dans une époque improbable, dont la "beauté convulsive" est thermonucléaire. Pour apocalyptiques qu'ils soient, ses délires éclatants sont d'une gaieté plutôt communicative, mêlant anticipation et clins d'œil référentiels à ses illustres devanciers préférés, maîtres du neuvième art. Des courants lumineux et des fluides inconnus traversent en trombe l’atmosphère électrique de ces œuvres frénétiquement récréatives, comme constamment en proie à un spasme universel. D'ailleurs, Alex et Raymonde, se fichant éperdument de lire ce texte, du temps comme de 'espace, du quaternaire comme de l'an trois mille quarante, s'embrassent à bouches folles, tels Mars et Vénus enfin réconciliés.